

**Hubert CLOIX**

# **BATAILLE DE CRUX-LA-VILLE (12-17 AOÛT 1944)**

## **DONNÉES TECHNIQUES**

Document dactylographié de 25 pages 21x29,7, sans mention de date.  
D'après l'auteur, il a été écrit initialement en 1974, pour les 30 ans de la bataille.

## **AVERTISSEMENT**

Le texte ci-après est une version corrigée de l'original, notamment par les modifications suivantes :

- suppression des coquilles typographiques,
- suppression des majuscules intempestives,
- modifications mineures de forme (tirets, retour à la ligne, paragraphe).

Les pseudonymes non remplacés sont en italique.

Le docteur Victor Dupont, fondateur de Vengeance, a été laissé sous son appellation commune de Vic Dupont.

**DERNIÈRE MISE À JOUR : 9 FÉVRIER 2007**  
**(nouvelles photos d'août 2019)**

\*\*\*

Né le 16 mai 1924 à Corbigny (58), berceau de la famille, Hubert Cloix suit sa scolarité au lycée Rollin de Paris où il passera son bac (juillet 1942).

Les événements de juin 1940 l'amènent à Arcachon puis à Corbigny où il fait main basse sur du matériel d'un dépôt allemand. De retour à Paris, il entre au collège Chaptal pour préparer HEC (concours<sup>1</sup> en juin 1943).

C'est durant cette année scolaire qu'il entre dans la Résistance. On le trouve d'abord, grâce à Mme H. Compain, dans le Mouvement de Libération nationale (MLN), de février au 28 septembre 1943 ; son rôle est de contacter des jeunes volontaires pour armer les maquis du Massif Central. Le 28 septembre 1943, il rejoint en vélo Billy (03) pour remettre la liste de ses recrues à son chef direct, Jacques Meunier. L'arrestation de ce dernier le laisse sans emploi. Il entre alors à Vengeance grâce à un ami d'enfance, Jean-Louis Fromonot, fils du commandant (alias *Monturat*) chef de l'Oise-sud.

Le 3 novembre 1943, il intègre à HEC. Parallèlement à sa scolarité, il sert comme secouriste volontaire pour aider les victimes des bombardements : il profite de ces interventions pour transmettre, via Vengeance, les résultats des raids aériens sur Vayres, Chelles, Noisy-le-Sec, Villemomble, la Porte de la Chapelle, etc.).

Le 5 juin 1944, le commandant Fromonot lui donne l'ordre de rejoindre le Morvan où doit se constituer une compagnie Vengeance. Après un mois passé comme agent de liaison à Corbigny, il entre dans la compagnie *André*<sup>2</sup> (maquis *Bernard*) où il retrouve Hamacek, son camarade de concours, dont il découvre l'appartenance à Vengeance, et qui accomplira le destin que l'on sait<sup>3</sup>. Il participe, comme chef de pièce PIAT, à toutes les opérations du maquis : embuscade de Saint-Péreuse, combat du Pont du Montal, et surtout bataille de Crux. Après la Libération, il poursuit ses études d'HEC et obtient un doctorat de droit. Son parcours professionnel connaîtra des activités plutôt variées : scierie, bâtiment, agroalimentaire.



De 1978 à 1995, il est conseiller municipal et maire adjoint de Saint-Maur des Fossés.

<sup>1</sup> Ce concours sert aussi de concours clandestin pour Saint-Cyr et Navale.

<sup>2</sup> Voir les documents d'*André* (G.-A. Guyot) sur le site.

<sup>3</sup> Voir le lien sur le site de la promotion de Saint-Cyr qui porte son nom.

Il consacre par ailleurs beaucoup de son temps à la sauvegarde de la Mémoire tant par ses recherches historiques sur l'Occupation et la Résistance que ses engagements : membre du bureau national de Vengeance (dont il est le porte-drapeau), président de l'UDCVR du Val-de-Marne, membre du bureau national du CNCVR et de la commission sociale de l'ONAC. Il travaille aussi au profit du Musée national de la Résistance et du Mémorial du Morvan.

Hubert Cloix est Officier de la Légion d'Honneur et titulaire de la Croix du combattant volontaire de la Résistance.

## **SOMMAIRE**

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

<b>1</b>	<b><i>Situation générale</i></b>	<b>6</b>
1.1	L'enjeu	6
1.2	Le théâtre des opérations	7
1.3	La tactique	7
1.4	Les forces en présence	8
1.4.1	Les Français	8
1.4.2	Les Allemands	9
<b>2</b>	<b><i>La bataille (récit du commandant Vessereau)</i></b>	<b>10</b>
2.1	Dispositif	10
2.2	La bataille d'encerclement	11
2.3	Le 13 août	12
2.4	Le 14 août	12
2.5	Le repli	13
2.6	Le 15 août	13
<b>3</b>	<b><i>Mission en Morvan</i></b>	<b>14</b>
3.1	À bicyclette	14
3.2	Le message	14
<b>4</b>	<b><i>Préparatifs</i></b>	<b>16</b>
4.1	Déploiements	16
4.2	Convoi de nuit	17
4.3	Le camp <i>Daniel</i>	18
4.4	Les chefs	18
<b>5</b>	<b><i>Le combat</i></b>	<b>18</b>
5.1	En ligne	18
5.2	Combats de nuits	20
5.3	Enfin sauvés	20
5.4	Branle bas le combat	21
5.5	Décrochage	22
<b>6</b>	<b><i>À l'heure des leçons</i></b>	<b>22</b>
6.1	Bilan	22
6.2	Victoire	23
6.3	Appel à l'Histoire	24

## AVERTISSEMENT

Le récit qui va suivre, relate la bataille de Crux-la-Ville, dans la Nièvre, entre les maquisards français et les unités allemandes venues pour les détruire.

Il a été rédigé à partir de documents établis par les chefs de l'époque, notamment le chef d'escadron Vessereau, commandant le maquis Mariaux, et le lieutenant *André* (colonel Guyot) qui commandait en première ligne les unités de secours.

Il a été fait appel au récit d'un certain nombre de témoins oculaires et de résistants et maquisards ayant participé à ces journées.

L'aspect anecdotique a été écarté sauf s'il permet d'expliquer les conditions particulières de ces combats et les réactions des populations face aux événements de ce mois d'août 1944.

Hubert Cloix  
Corps Francs Vengeance  
Compagnie *André*  
Maquis de Montsauche

- Revue historique des armées juin 1948 : article du commandant Vessereau.
- Rapport rédigé pour l'état major départemental FFI le 23 août 1944 par le lieutenant *André*.
- *Maquis Mariaux*, par Pierre Ducroc, édition Nivernais-Morvan.

\*\*\*



Quand on évoque les grandes batailles de la Résistance, on pense d'abord aux drames du Vercors et du plateau des Glières, où des maquisards furent encerclés et attaqués par des forces supérieures en nombre et en équipement. À court de munitions, ces jeunes qui n'avaient pour la plupart jamais subi le baptême du feu, furent massacrés par un ennemi aguerri, bien décidé à les exterminer.

On pense aussi à la bataille de Saint-Marcel, en Bretagne. Là, des résistants et des parachutistes des Forces Françaises Libres constituèrent une zone de résistance derrière le front de Normandie. Repérés par les Allemands, ils furent attaqués violemment. 1.000 Français contre 2.000 ennemis. Les combats n'ont duré qu'une journée, et dès la nuit, un décrochage systématique a permis de limiter les pertes.

Mais personne, ou presque, ne connaît Crux-la-Ville. Cette petite localité de la Nièvre où en août 1944 eut lieu une vraie bataille entre Forces Françaises de l'Intérieur et la *wehrmacht*. Par sa durée d'une part, et par les effectifs en présence d'autre part, cette bataille est la

deuxième en importance de celles engagées entre Allemands et maquisards. C'est une bataille complète, en ce sens que toutes les phases du combat d'infanterie s'y succèdent :

- marches d'approche,
- prise de contact,
- installation en force sur des positions, permettant le repli du maquis Mariaux,
- contre-attaque,
- combat de nuit,
- décrochage par éléments successifs sous menace d'un encerclement,
- retour dans notre zone après une longue et pénible marche.

\*\*\*



Corbigny, Pâques 1943 : après les contacts avec les cheminots. Dans la locomotive, avec le chapeau : H. Cloix. En uniforme scout : J.-Louis Fromonot.

## **1 Situation générale**

### **1.1 L'enjeu**

Lorsque, le 6 juin 1944, les forces alliées débarquent en Normandie, les unités combattantes allemandes, bien aguerries par plusieurs campagnes victorieuses, opposent une résistance opiniâtre. Durant quelques jours, Hitler, trompé par l'opération *Fortitude* destinée à faire croire à un débarquement dans le Pas-de-Calais, refuse l'envoi des *panzer division* en Normandie. Mais les responsables militaires allemands connaissent bien le déséquilibre des forces : les approvisionnements en carburant et en munitions deviennent chaque jour de plus en plus difficiles, par suite de la supériorité aérienne des alliés, et par suite de l'action chaque jour plus efficace des cheminots français et des « terroristes » (traduisez ce mot par « résistants »). Par ailleurs, ils savent l'existence d'une force de débarquement prête à opérer en Méditerranée.

Pour l'OKW (*ober kommando der wehrmacht*), il devient alors évident qu'un jour ou l'autre, les seuls axes disponibles pour évacuer les forces allemandes du sud-ouest de la France, passeront par le Morvan.

Par un raisonnement semblable, mais inverse, le grand quartier général allié, a décidé d'établir dans cette région un bastion de résistance pour forcer l'ennemi à maintenir des troupes dans la région et retarder au maximum le reflux des renforts vers le front de Normandie, et plus tard vers l'est de la France. Pour ce faire, il facilite l'implantation de maquis par l'envoi de nombreux parachutages d'armes et de munitions. Bien plus, deux *squadrons* de SAS sont parachutés avec tout l'équipement nécessaire à des missions spéciales. Ils procèdent à des actions de sabotage décisives contre les installations ennemies ; ils viennent soutenir de leur puissance de feu des unités de maquisards durement accrochés par les Allemands, notamment lors de l'embuscade de Montigny-en-Morvan. Leur présence a un effet psychologique considérable aussi bien comme soutien pour les maquisards français, que comme épouvantail pour les Allemands. Ces derniers surestiment considérablement leurs effectifs et leur puissance de feu.

## **1.2 Le théâtre des opérations**

Le Morvan est un massif granitique recouvert de grandes forêts. On peut y circuler pendant des kilomètres sans sortir des bois. Deux axes seulement le traversent d'ouest en est : Nevers - Corbigny - Saulieu, et Nevers - Château-Chinon - Autun. Les routes sinueuses serpentent dans les vallées encaissées. Il est facile d'y monter des embuscades et de s'échapper dès l'action terminée. L'étendue des bois permet l'implantation de maquis. Il y en a dans tout le département de la Nièvre. Les Allemands font survoler régulièrement la zone par le « mouchard », un avion d'observation *fieseler storch*. Ils localisent une douzaine de camps principaux. Les photos aériennes deviennent pour eux chaque jour plus inquiétantes. À l'état embryonnaire, au début du mois de juin, les camps prennent chaque jour de l'importance.

Aux quelques baraquements épars des premières semaines, succède une véritable organisation avec cuisines, allées, place d'arme, parc automobile avec atelier d'entretien, service de santé, postes de garde. Tous ces renseignements ne laissent pas d'inquiéter le commandement allemand, qui voit ainsi ses possibilités de retraite se réduire un peu plus chaque jour.

Et puis, chose beaucoup plus inquiétante, l'état-major allemand apprend que des troupes britanniques ont été larguées sur le Morvan. D'abord bruits colportés par des "on dit", mais bientôt suivis de précisions. Des unités de la *wehrmacht* en déplacement, les rencontrent ; il y a des accrochages meurtriers comme à Montigny-en-Morvan. Ces Anglais dont on sait la valeur combative depuis qu'on les a rencontrés dans la campagne de Libye constituent à eux seuls un danger beaucoup plus inquiétant que la horde de milliers de maquisards sans formation militaire.

## **1.3 La tactique**

Pour faire face à la situation nouvelle et à la nécessité de maintenir coûte que coûte la voie de la retraite vers l'Allemagne conformément aux instructions du *befelshaber nordost Frankreich* deux conférences réunissent à Dijon "sous la présidence du général Hederich une soixantaine d'officiers supérieurs." Deux séries de mesures sont décidées. Tout d'abord, l'installation de garnisons-relais dans des villes étapes, où les unités allemandes en déplacement trouveront un abri sûr dans une école ou une caserne facile à défendre. C'est ainsi que Nevers, Corbigny, Saulieu, Château-Chinon, Autun... deviennent des villes refuges pour la *wehrmacht*. Tout ce dispositif immobilise des hommes mais devient chaque jour plus nécessaire par suite de l'agressivité grandissante des FFI (Forces Françaises de l'Intérieur).

Il est simultanément décidé toute une série d'opérations destinées à intimider les populations civiles et à disperser les maquis.



C'est dans le cadre de ces mesures que, fin juin 1944, est décidée, après l'attaque d'un convoi allemand vers la ferme de la Verrerie près de Montsauche, la destruction par le feu de Montsauche, Planchez et Dun-les-Places. Dans cette dernière ville, tous les hommes, sauf un qui réussit à s'échapper, sont fusillés.

En juillet et août, les opérations se font plus précises, et de nombreux maquis sont attaqués avec plus ou moins de succès ; car les Allemands veulent coûte que coûte maintenir ouvertes les routes de la retraite. Le 25 juillet 1944, c'est le maquis de *Socrate*. Le 31 juillet, c'est le maquis de Chaumard qui est surpris au petit matin et dispersé ; il y a des morts de part et d'autre, des maquisards tombent aux mains de l'ennemi : ils sont déportés. Les rescapés en plus ou moins bon état arrivent à se réfugier au maquis de Coeuson qui abrite le PC départemental FFI. C'est lui qui accueille les parachutistes SAS britanniques. Ce maquis va faire l'objet de plusieurs attaques aériennes notamment le 7 août où 6 avions dans la matinée puis 2 dans l'après-midi lâchent des bombes, mitraillent et canonnet sans faire, heureusement, de dégâts autres que matériels.

Les maquis *Camille*, *Louis*, et bien d'autres, subissent des attaques plus ou moins heureuses par des formations allemandes, souvent guidées par des traîtres.

Malgré ces offensives répétées qui font du mal, les maquis accueillent chaque jour de nouveaux volontaires et reçoivent des parachutages d'armes et de munitions : armes légères, certes, mais qui bien maniées, permettent des embuscades de plus en plus meurtrières. C'est ainsi que les convois allemands ne peuvent traverser la région sans en rencontrer une ou deux. C'est alors que les états-majors allemands de Nevers et de Dijon décident de frapper un grand coup, et de surprendre le maquis Mariaux, près de Crux-la-Ville, une bourgade entre Nevers et Corbigny.

## **1.4 Les forces en présence**

### **1.4.1 Les Français**

Du côté français, c'est d'abord le maquis Mariaux, c'est le maquis type.

Il tire son nom de Robert Mariaux, tué au combat de Lurcy-le-Bourg, le 14 juillet 1944. Son recrutement comprend des éléments très divers :

- un noyau local qui connaît parfaitement tous les sentiers de la région et qui a localisé les emplacements du camp,
- des résistants venus de différentes régions, surtout Paris, envoyés par leurs différents mouvements, et principalement les Corps Francs Vengeance. Vengeance est un réseau fondé à Paris en janvier 1941 par un jeune interne des hôpitaux : le docteur Vic Dupont, avec le concours d'un autre interne, François Wetterwald, et du docteur Chanel, de Nevers. Ce dernier fut chargé plus spécialement de monter des filières d'évasion vers la zone non occupée. Tous trois furent arrêtés par la Gestapo, torturés, déportés, et ne purent prendre part aux combats de la Libération ;
- ces résistants aguerris par les risques de la vie clandestine forment un encadrement très efficace sous la conduite d'officiers d'active et de réserve appartenant en général à l'ORA (Organisation de la Résistance de l'Armée) ;
- des jeunes venus des villages voisins pour échapper au STO et aux rafles des autorités allemandes ;
- des ouvriers, des étudiants réfugiés comme on les appelait alors, ou en vacances dans la Nièvre.

Comment s'articulaient tous ces hommes dont l'effectif voisin de 900 forme un bataillon à la veille des combats ?

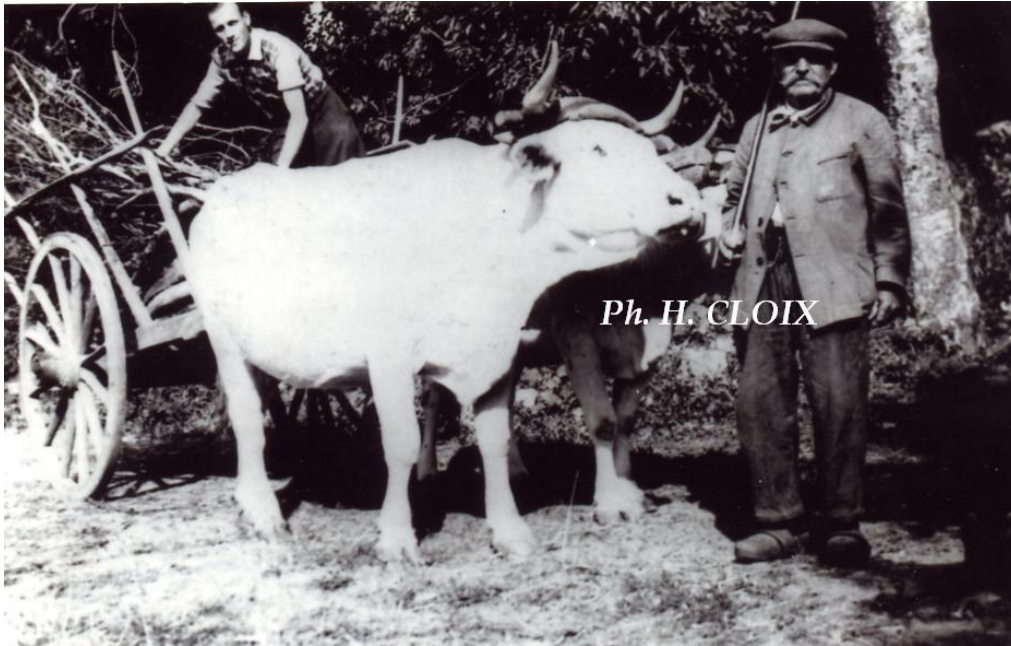
- un état-major de bataillon,
- une section de commandement,
- un peloton hors rang,



- cinq compagnies de fusiliers-voltigeurs,
- un détachement anti-chars.

Tous ces éléments disparates ont reçu des officiers une formation succincte mais adaptée aux conditions particulières des combats de maquis. La grande inconnue reste toutefois le comportement au feu de tous ces garçons dont certains ne reçoivent une arme que quelques heures avant la bataille et dont aucun ou presque n'a eu l'occasion de combattre.

Au cours de la bataille qui va s'engager, d'autres unités venues de différents points du département, participent aussi de façon décisive au déroulement des opérations. Nous aurons l'occasion d'en reparler au fur et à mesure du récit.



Au maquis : la charrette à bœufs pour le transport des charges lourdes  
(containers, armements, etc.)

#### 1.4.2 Les Allemands

Les Allemands ont l'initiative de la décision. Ils se sont fixé un objectif précis : anéantir le maquis Mariaux, un des plus efficaces et des plus actifs de la région. Par cette opération, ils veulent procéder à l'élimination d'un élément de résistance. Il faut frapper fort, très fort, et frapper l'imagination des populations. C'est pourquoi, ils n'hésitent pas à engager des effectifs importants, puisés dans toutes les garnisons de la région. Ces effectifs comprennent :

- un état-major de 20 officiers sous les ordres du commandant Teichman,
- un bataillon (le 654<sup>e</sup>) de volontaires russes, sous les ordres du capitaine Mayor : 800 hommes,
- un bataillon de sécurité (le 198<sup>e</sup>) sous les ordres du commandant Holstein : 900 hommes,
- un bataillon de parachutistes,
- le 2<sup>e</sup> escadron du 5<sup>e</sup> régiment cosaque du Kouban sous les ordres du capitaine Hefeke,
- des formations de *feldgendarmarie*,
- la *sichereit-dienst* de Dijon (service de sécurité),
- l'école d'artillerie d'Autun avec ses canons,
- l'école des élèves pilotes d'Avord avec leurs avions (Avord est un terrain d'aviation situé entre Nevers et Bourges, donc tout proche du théâtre d'opérations),

- une unité de la Milice (des Français pro-Allemands, des ennemis jurés de la Résistance, et redoutés au même titre que la Gestapo).

Le colonel Vier, qui a la responsabilité des opérations installe son PC à Crux-la-Ville. Il dispose de 4.500 hommes, dotés d'un armement puissant, d'armes lourdes. Il bénéficie du soutien de l'aviation. Il sait la précarité des moyens dont disposent les maquisards : pas d'armes lourdes, des munitions très comptées, pas de moyens logistiques valables. Et surtout, pense-t-il, ses hommes à 5 contre 1, ne feront qu'une bouchée de cette horde inexpérimentée, sans uniforme, souvent en guenilles, parfois en sabots.

## **2 La bataille (récit du commandant Vessereau)**

### **2.1 Dispositif**

À ce point du récit, nous reproduisons de larges extraits d'un article publié dans la revue historique des armées, par le chef d'escadron Vessereau, ancien chef militaire du maquis Mariaux.

« Depuis une semaine déjà, les patrouilles ennemies, attaquant chaque nuit les postes de surveillance, cherchent à déterminer la valeur du système défensif. Celui-ci est essentiellement tributaire des conditions topographiques. Le maquis ne peut être abordé que par quelques grands couloirs : Goutte-du-Charme, Le Cloiseau, Forcy. Région des étangs d'Aron et de Chausselas. Région Feuille, les Ombreaux, la ferme de la Colonne Moussy. La ligne ferrée conduisant de l'étang du Merle à la fontaine du Matefer. Ainsi la nature impose-t-elle inéluctablement l'idée de manœuvre qui dominera toute l'organisation de la défense :

- verrouiller chacun des couloirs,
- conserver une réserve suffisamment puissante pour parer à toute situation imprévue.

La sécurité du dispositif, qui ne peut résulter de l'installation d'un système d'avant-postes, sera assurée par le maintien en place d'un ou deux groupes de combats par voie d'accès.

Un réseau de renseignements, minutieusement organisé dans les localités avoisinant la forêt et à une distance assez grande, donnera au commandement le temps nécessaire pour prendre, le cas échéant, les dispositions de combat.

En fonction de cette intention, la défense repose sur l'installation de quatre points d'appui aux ordres des lieutenants Lardry à la Goutte-du-Charme, Lorenzo à la ferme de la Colonne, Gerlier à l'étang de Chausselas, et Juvanon à la ligne ferrée<sup>4</sup>.

Ces points d'appui ont pour mission d'interdire à l'ennemi toute progression dans chacun des cheminements correspondant à leur position. Les deux derniers assurent en outre respectivement la couverture du dispositif face au hameau de Feuilles et au village de Saint-Franchy.

Chaque commandant de point d'appui a sous ses ordres une compagnie de fusiliers-voltigeurs renforcée d'un groupe de 2 mortiers anti-chars<sup>5</sup>, à l'exception de celui de la ligne ferrée, dont les effectifs sont réduits à 2 sections.

La réserve, forte de quatre sections de fusiliers-voltigeurs et d'une section anti-chars, est placée sous les ordres du capitaine Cliquet à la fontaine du Matefer, prête à intervenir rapidement sur toutes les parties du front.

L'ensemble du massif forestier est encerclé par la *wehrmacht*, qui appliquera sur chacun des axes principaux d'attaque :

- Forcy-Goutte-du-Charme,
- Les Ombreaux, la Colonne,

la valeur de deux bataillons d'infanterie.

<sup>4</sup> Sorte de laie forestière empierrée conduisant de l'étang du Merle à la fontaine du Matefer.

<sup>5</sup> Les groupes de combat du point d'appui de la Goutte-du-Charme sont à 2 FM chacun.

La tactique employée consiste à organiser deux bases d'opérations :

- la 1<sup>ère</sup> sur la ligne : Moussy-les Ombreaux ;
- la 2<sup>ème</sup> sur la ligne : Forcy-le-Cloiseau ;

et à frapper alternativement à partir de ces deux bases pour absorber les réserves du maquis<sup>6</sup>.

## **2.2 La bataille d'encerclement**

Le 12 à 6 heures, le service de renseignements organisé dans les villages proches de la forêt signale des rassemblements importants de troupes ennemies à Crux-la-Ville, Moussy, Saint-Révérien, Feuilles, Moulin d'Aron, Prémery, Saint-Saulge.

Plusieurs batteries d'artillerie sont en cours d'installation à l'est de Crux-la-Ville et dans la région du château de Mongazon. L'alerte est aussitôt donnée et, quelques instants plus tard, chacun est à son poste de combat. À 7h30, une escadrille allemande d'une dizaine d'avions surgit de l'horizon et fonce sur les défenses de Forcy, qu'elle attaque en piqué à la bombe et à la mitrailleuse.

Pendant une heure, les escadrilles se succèdent à une cadence infernale. Les derniers avions se sont à peine éloignés que l'infanterie allemande, débouchant en hurlant des bois d'Aron et du village de Forcy, passe à l'offensive, appuyée par le tir de l'artillerie et de nombreux *minenwerfen*. Moment de suprême inquiétude ! Quel sera le comportement de ces jeunes Français soumis pour la première fois à l'effet démoralisant d'une puissante offensive aérienne ?

Les minutes paraissent longues quand tout à coup, comme à un signal donné, le feu cadencé, magnifiquement conduit, des 18 fusils-mitrailleurs du point d'appui de Forcy bloque net l'avance de la *wehrmacht*, qui reflue en désordre. Malgré les efforts réitérés de l'aviation, qui, au cours de la journée, renouvellera ses attaques à cinq reprises, l'ennemi ne parviendra pas à gagner un pouce de terrain.

Il n'en est pas de même à la ferme de la Colonne, où la situation devient rapidement critique. Dès 11 heures, une lutte acharnée est engagée, la ferme est deux fois reprise par les hommes de la 2<sup>e</sup> compagnie, mais à 13 heures, sous la pression des SS parachutistes, les Forces Françaises de l'Intérieur, taillées en pièces, se replient sur les lisières ouest des bois de la Forgeotte. Le moment est grave ; en trombe, la *wehrmacht* se précipite sur cette nouvelle position qu'elle veut balayer en un instant.

À la hâte, la compagnie de réserve entraînée au pas de charge par le capitaine Cliquet, le lieutenant Christian de Saint-Phalle et l'adjudant Foulon, prend position à cheval sur le chemin Forcy-Moussy.

Les missions sont réparties d'urgence et sous la forme la plus simple.

Le combat s'engage immédiatement à très courte distance, en certains endroits, même au corps à corps. Le maquis se bat avec l'énergie du désespoir ; les SS, enivrés par leur récent succès, veulent coûte que coûte emporter la décision sur ce point. Pendant une heure, la lutte est incertaine, mais, à 14h15, par leur ténacité, les Forces Françaises de l'Intérieur imposent leur volonté à l'adversaire ; celui-ci se replie sur la ferme de la Colonne.

Court répit ! La *wehrmacht* s'est retirée, mais pour mieux reprendre son élan ; à la façon d'un bélier, elle veut enfoncer cette ultime défense. À quatre reprises différentes, elle part à l'assaut des lisières ouest des bois de la Forgeotte. Tout l'après-midi la situation reste critique.

La bataille, conduite de part et d'autre avec la même farouche volonté, connaît une violence extrême. Elle apparaît essentiellement comme une épreuve d'endurance et de caractère. Ces paroles du maréchal Franchet d'Espèrey : « la victoire est au plus tenace » reçoivent en ces lieux une éclatante démonstration. En effet, à 20 heures, les dernières vagues d'assaut sont incapables d'aborder la position. À ce moment précis, 2 sections de fusiliers-voltigeurs et une

---

<sup>6</sup> Déclaration du capitaine Mayor, commandant un des bataillons d'attaque, et fait prisonnier dans la région de Dijon, après la Libération.

section de bazooka<sup>7</sup> prennent l'ennemi de flanc et lui causent des pertes considérables ; complètement surprises, les unités de SS parachutistes se retirent sur leur base de départ, abandonnant la ferme de la Colonne, qui est réoccupée sur-le-champ.

Ainsi, après une journée de lutte acharnée, le maquis n'a pas perdu une parcelle de terrain.

### **2.3 Le 13 août**

Le 13 août, la *wehrmacht* resserre son étreinte ; sur l'ensemble du front ses unités cherchent à s'infiltrer ; à la Maison Ruinée, à la Goutte-du-Charme, sur les hauteurs de Forcy, des engagements locaux ont lieu ; l'ennemi est partout repoussé.

### **2.4 Le 14 août**

Le 14 août à 7h30, la lutte reprend avec les mêmes moyens. L'aviation, attaquant en piqué, appuie dans les mêmes conditions les efforts de l'infanterie. Vers 9h30, l'adjudant d'active de la Légion étrangère Nourry, chef de la section engagée au point le plus sensible, est tué d'une balle en pleine tête ; il en résulte une certaine panique que l'ennemi met à profit pour atteindre son objectif, la ferme de la Colonne ; il en est immédiatement chassé par une contre-attaque de flanc menée par la compagnie de réserve. Dès 11 heures, le secteur redevient calme.

À Forcy, la bataille fait rage.

Les attaques d'infanterie succèdent aux attaques en piqué des avions ; à 12 heures cependant l'ennemi n'a pas sensiblement progressé. Dans l'après-midi, la bataille croît en intensité ; appuyées par l'aviation et l'artillerie, les unités de la *wehrmacht* ont pu gagner du terrain. Néanmoins, le point d'appui de Forcy tient bon, le lieutenant Lardry et le sous-lieutenant Poirier font des prodiges. Le tireur au FM Robin a trois fusils-mitrailleurs détruits dans les mains.

Bloqué sur l'axe Forcy-Goutte-du-Charme, l'adversaire cherche à envelopper tout le dispositif. À l'ouest de Forcy, il se heurte à la magnifique défense du lieutenant Nègre ; le combat se déroule au corps à corps et à la grenade ; vers 16 heures, la pression s'accroissant, l'adjudant Ali Sefsaf rétablit la situation à la tête de sa section.

Au nord de Forcy, la lutte atteint à son paroxysme, artillerie, aviation et *minenwerfen* concentrent leurs tirs sur la Maison Ruinée. C'est là le point névralgique, le terrain est très bocage et gêne la défense ; les groupes de combat, commandés par de jeunes chefs courageux qui viennent de quitter le peloton II : Luc, Courcoule, Moreau, Thévenard, rivalisent de valeur et d'entrain.

Vers 17 heures, désespérant d'en finir, l'ennemi procède à une relève de ses troupes.

À 18 heures, sur un signal-fusée lancé d'un avion, la bataille reprend, les bois sont incendiés pour obliger les Forces Françaises de l'Intérieur à se replier. Le rythme de la bataille s'accroît, les pertes du maquis sont considérables ; vers 19 heures, la *wehrmacht* s'introduit dans le dispositif à l'ouest de Forcy, mais elle est chassée par une intervention énergique de la compagnie Juvanon.

À 20 heures, une formation ennemie, attaquant au lance-flammes, réussit à s'infiltrer entre le point d'appui de l'étang de Chausselas et celui de Forcy. La situation est extrêmement grave, les hommes du maquis, harassés par trois jours et trois nuits de lutte, privés de tout ravitaillement depuis 36 heures, faiblissent.

Les deux derniers groupes de combat maintenus en réserve entrent en ligne sur la rive sud de l'étang de Chausselas pour retarder le mouvement ennemi ; le répit ainsi gagné permet au

---

<sup>7</sup> Les projectiles de bazooka n'éclatant qu'à la condition de frapper un corps dur, cette section a été employée dans des conditions particulières ; les pièces ont reçu l'ordre d'ouvrir le feu en prenant pour objectif les blocs de rochers se trouvant à proximité d'armes automatiques adverses. Cette façon de procéder, en persuadant l'ennemi de l'importance des moyens matériels engagés, eut un effet moral considérable.



lieutenant Lardry de faire pivoter tout son dispositif autour de Forcy et de dégager son aile gauche sur le point d'être anéantie.

Cependant, le front risque d'être disloqué d'un moment à l'autre ; aucune réserve disponible ne permet pour l'instant de le consolider ; dans ces conditions, ordre est donné aux unités de décrocher par échelons successifs.

La nouvelle position fixée à 800 mètres en arrière, à l'intérieur de la forêt, est jalonnée par la ligne de flottation, sorte de grand fossé orienté SE-NO.

## **2.5 Le repli**

Le mouvement s'opère dans des conditions satisfaisantes face à Moussy, mais il s'avère extrêmement difficile sur le front de Forcy. L'ennemi, hâtant sa progression le long du chemin Moussy-Forcy, menace d'encercler toutes les forces au nord de ce chemin.

La situation est critique ; coûte que coûte, ce danger doit être conjuré. La mission en est confiée à un officier particulièrement énergique, le lieutenant Aléon, qui dispose, à cet effet, de la section de commandement du bataillon et de 2 groupes de combats ralliés au cours de leur repli ; au total, une cinquantaine d'hommes, 6 officiers et 6 fusils-mitrailleurs.

Dans un suprême sursaut, cette troupe magnifiquement galvanisée engage résolument le combat et contre-attaque si vigoureusement que l'ennemi, ployant sous le choc, relâche son étreinte.

L'effort n'est pas inutile, il maintient l'infanterie allemande assez éloignée pour que le repli s'achève méthodiquement.

## **2.6 Le 15 août**

Dans la nuit du 14 au 15 août 1944, les commandants de compagnie sont réunis au PC de bataillon pour examiner la situation. Celle-ci se présente sous un aspect très sombre. La troupe, privée de tout ravitaillement depuis 36 heures, est épuisée par 3 jours et 5 nuits de lutte incessante ; elle a subi des pertes sévères s'élevant à 153 hommes tués, blessés ou disparus.

L'amenuisement des réserves en munitions, à peine suffisantes pour alimenter une nouvelle journée de bataille, la médiocrité de la position de repli choisie en fonction des facilités qu'elle offrait au regroupement des unités et non pour la qualité de ses champs de tir, ne permettent pas d'envisager favorablement une prolongation de la résistance. Dans ces conditions, une décision particulièrement grave est à prendre :

- ou bien continuer la bataille défensive jusqu'à épuisement de tous les moyens et jusqu'au sacrifice suprême ;
- ou bien, risquant le tout pour le tout, s'efforcer de rompre le dispositif de l'ennemi pour rejoindre les forces du Haut-Morvan.

La deuxième solution est seule retenue. Les ordres sont donnés sur-le-champ.

La percée sera tentée simultanément à l'est sur le hameau de la Maison des Bois, à l'ouest de la ferme de la Caretarderie. Tous points éloignés du champ de bataille des jours précédents et simplement tenus par des éléments de surveillance.

L'opération est confiée à l'est au lieutenant Gerlier, à l'ouest au lieutenant Lardry.

Ces deux officiers disposeront respectivement de 5 sections de fusiliers-voltigeurs et d'un groupe de mortiers.

Le mouvement offensif sera déclenché aux premières lueurs du jour et à l'initiative de chaque commandant de détachement. L'exécution sera préparée immédiatement.

Les 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> compagnies, chargées d'exploiter éventuellement la percée, seront stationnées en formation articulée, pour le 15 août, 5 heures, au carrefour de l'Étoile.

La 4<sup>e</sup> compagnie, maintenant le contact avec l'ennemi, assurera la couverture de l'opération. Au lever du jour, les détachements Gerlier et Lardry passent à l'action ; un instant localisée, la

lutte s'étend en quelques minutes à l'ensemble des fronts et prend une ampleur hors de proportions avec les effectifs engagés.

Toutes les dispositions étant prises, la manœuvre de dégagement peut-elle réussir devant un ennemi bien supérieur en nombre, un ennemi qui peut relayer régulièrement les unités combattantes, un ennemi bien équipé, et disposant d'importantes réserves de munitions et d'armement lourd ?

Tout porte à croire que la sortie est vouée à l'échec, et que les 800 survivants risquent de connaître le sort réservé à ceux que les Allemands appellent des « terroristes », c'est-à-dire la fusillade et souvent la torture. »

Ici s'arrête le récit du commandant Vessereau.

### **3 Mission en Morvan**

Pour comprendre la suite des événements, il est nécessaire de revenir en arrière dans le temps, pour suivre l'action des résistants en dehors du champ de bataille. Il faut se rappeler que les maquis ne sont pas des groupes isolés autonomes, mais qu'ils ne peuvent survivre que grâce au soutien des services des réseaux de résistants et à la complicité active d'une bonne partie de la population. Ce récit de la bataille de Crux-la-Ville permet de comprendre la symbiose qui existe entre les combattants avec armes, les combattants sans armes, et les civils.

Le récit qui va suivre montre combien le sort des uns et des autres est lié aux uns et aux autres.

#### **3.1 À bicyclette**

Le vendredi 11 août, veille du début des combats, vers 16 heures, l'état-major départemental FFI envoie un agent de liaison en mission de routine. C'est Hubert, un étudiant parisien, il est souvent choisi parce qu'originaire de la région, il connaît bien les chemins de traverse et de plus, son appartenance aux Corps Francs Vengeance lui a conféré une certaine expérience, dès lors qu'il s'agit de parcourir des routes surveillées par l'ennemi.

De Coeuson, il doit passer à Corbigny dans sa famille qui sert de boîte aux lettres pour les résistants locaux, puis à Tannay, et enfin à Montceau-le-Comte où il peut dormir en sécurité dans une maison amie. Pour comprendre, il faut imaginer un parcours en vélo de plus de 70 kilomètres sur des routes difficiles, accidentées, avec les risques d'une rencontre avec un convoi, une patrouille, ou un barrage allemand.

Depuis quelques jours, la population civile avait vu défiler de nombreux convois sur les routes, suivant des directions inhabituelles, et la surexcitation des occupants annonçait des événements proches, mais ce samedi 12 août 1944, personne ne soupçonne l'attaque allemande contre le maquis Mariaux... personne ou presque.

Presque, c'est-à-dire les habitants de Crux-la-Ville et des hameaux voisins.

De son côté, Hubert attend l'heure prévue pour se rendre à la ferme de la Brosse.

#### **3.2 Le message**

Dans la matinée, avant son départ, il est rejoint par ses deux sœurs âgées respectivement de 18 et 19 ans. La plus jeune cache dans son soutien-gorge un pli fermé confidentiel à remettre d'urgence, quelle que soit l'heure, en main propre au colonel Roche, qui commande tous les FFI du département.

Ce pli a été remis par Jules Philizot (Segretat), le chef de zone de Corbigny ; un "père tranquille" de la Résistance qui cache bien son activité, sous des dehors bon enfant et pacifistes. Très prudent, la plupart de ceux qui sont sous ses ordres, ignorent son engagement. Il ne confie généralement pas ses ordres et ses missions directement, ce qui ne l'empêche pas de prendre de gros risques lorsque c'est nécessaire.

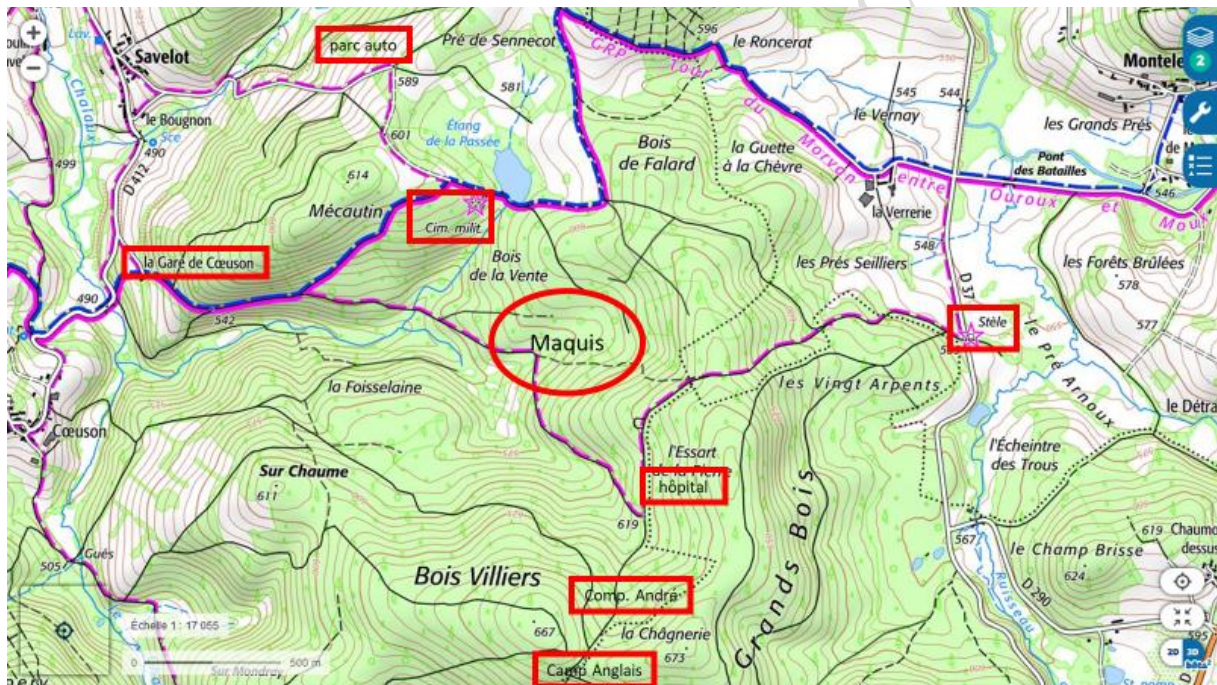


Hubert se rend aussitôt à la Brosse pour y attendre Georges Hamacek, un garçon qu'il côtoyait depuis plus d'un an chaque jour à l'école, sans savoir qu'il était dans la Résistance, sans savoir qu'il appartenait comme lui à Vengeance. Ils se sont retrouvés tout surpris et tout heureux, au maquis, affectés dans la même compagnie et pour cause, puisque le lieutenant *André* qui commande cette compagnie est lui-même un des responsables de Vengeance.

Dès l'arrivée de Georges à la Brosse, nos 2 agents de liaison enfourchent leur vélo en direction du maquis. Il est 19 heures, il y a plus de 50 kilomètres à parcourir car vu le contexte et vu les bruits qui circulent sur la présence des Allemands, il n'est pas question de suivre les routes principales surveillées par la *feldgendarmarie*. Tous deux ignorent qu'une bataille est en cours, mais ils se savent repérés par le « mouchard », un avion d'observation *fieseler storch* qui les a survolés à très faible allure.

Malgré cela, grâce aux renseignements fournis dans chaque hameau et l'expérience des liaisons aidant, le trajet s'effectue sans trop de difficultés autres que 30 kilomètres parcourus avec une roue sans pneu, par suite d'une crevaison irréparable.

Vers 23 heures, un brave facteur de Mhéré à la grande barbe grisonnante (Monsieur Guyolot), renseigne sur les chemins à suivre et offre une belle omelette ô combien appréciée.



Le maquis *Bernard*, à Coeuson.

Vers minuit, Georges et Hubert arrivent enfin, exténués, devant la gaitoune du colonel Roche. Là, la garde personnelle refuse de réveiller l'officier. Les instructions sont formelles. Malgré cet accueil inattendu, le message est remis. Nos deux agents de liaison regagnent leur cantonnement, épuisés de tant d'efforts, de tant de risques encourus pour rien, par eux, par ces jeunes filles, par Jules Philizot, et par les maillons inconnus de cette merveilleuse chaîne de renseignements, sans oublier les postiers de Corbigny et d'ailleurs qui avaient mis sur table d'écoute les lignes téléphoniques utilisées par l'occupant.

Le lendemain, dimanche 13 août, Georges et Hubert sont convoqués au PC du colonel. Ce dernier commence à leur reprocher vivement de n'avoir pas reçu le message dans la nuit. La réponse jaillit d'une seule voix, cinglante, presque irrespectueuse et sans réplique possible : « Que pouvait-on faire contre vos ordres, mon colonel ? » Que contenait donc ce message pour qu'il fût si important ? On ne le saura pas tout de suite.

Pour les hommes, la journée du dimanche 13 août se passe comme si de rien n'était. Il y eut messe comme d'habitude. L'après-midi, tout le monde est de repos. Certains vont assister à l'enterrement de Margueritte, l'infirmière du maquis *Socrate*, tombée dans une embuscade allemande.

Seul fait un peu insolite pour un dimanche, la 1<sup>ère</sup> compagnie, la compagnie *André*, touche un mortier en réserve chez les SAS anglais. Le colonel Roche réunit les officiers du camp, et dévoile le contenu du message : « Le maquis Mariaux est attaqué par des formations importantes, nécessité d'envoyer d'urgence des unités de secours ».

Après échange du point de vue des officiers, le colonel Roche, comme il l'avait déjà décidé lors de l'embuscade de Montigny-en-Morvan, refuse d'engager ses maquis dans la bataille pour venir au secours des attaqués. Il se contente de mettre en état d'alerte un certain nombre d'unités et d'informer tous les maquis du département.

## **4 Préparatifs**

### **4.1 Déploiements**

Le lundi 14 août, alors qu'on se bat avec acharnement depuis 3 jours à Crux, la vie continue paisible au maquis de Coeuson. Les hommes vont aux corvées habituelles de peluche, de nettoyage, d'approvisionnement. Et cela aurait sûrement duré encore longtemps, sans la venue inattendue dans la matinée du lieutenant Roussillon. Il vient directement du maquis Mariaux assiégé. Il a réussi à traverser de nuit les lignes allemandes, à déjouer tous les contrôles qui rendaient les trajets si périlleux. Reçu par le colonel, il réussit à le convaincre d'intervenir.

Mais la décision reste ignorée des hommes. Ce n'est que dans le courant de l'après-midi que des bruits d'opération circulent. Aux allées et venues des chefs, aux préparatifs qui sont demandés, au nombre inhabituel de sections désignées pour quitter le cantonnement, tout le monde comprend qu'il y a de l'Allemand dans l'air.

Une section fusiliers-voltigeurs, et la section engins de la meilleure compagnie -la compagnie *André*- sont rassemblées à la gare de Coeuson, l'ancienne gare du tacot, désaffectée, qui sert de poste de garde principal du maquis.





La gare de Coeuson, en 1944 et en 2019.



Des camions embarquent en retard, il est vrai, tout le monde. Pourquoi ce retard ? c'est que ces véhicules à gazogène n'étaient pas prêts à l'heure. Ces camions bien hétéroclites, et bien malmenés par le temps, roulent tout de même grâce aux prouesses des mécaniciens. Ces camions forment un convoi pour traverser une partie du département. À 21 heures, ils rejoignent sur la grand'route Nevers-Saulieu, au pont du Boulard, une section du maquis *Camille*, et une section du maquis *Serge*.

#### **4.2 Convoi de nuit**

À la tombée de la nuit, l'ordre de départ a été confirmé. Les hommes se sont installés dans les camions. À ce moment seulement, Hubert est mis au courant de l'itinéraire, et du but à atteindre : Bazolle par Ouroux, Chassy, Montreuillon, Égreuil, Pain. Comme il connaît bien tout le parcours, on le désigne comme guide sur le premier camion du convoi, à côté du chauffeur.

La caravane s'ébranle quand la nuit est complète. Il fait beau mais froid. Suivant la tradition de l'armée française, les véhicules roulent tous feux allumés, contrairement aux Allemands qui camouflent leurs phares.

Par des routes secondaires et des chemins de traverse, le trajet s'effectue jusqu'à Achun, sans mauvaises rencontres et sans accrochage. Après une courte pose dans ce village, le convoi s'ébranle à nouveau en direction du maquis *Daniel*. Les derniers kilomètres sont parcourus à pieds car on approche du lieu des combats. On entend déjà au loin la canonnade, et les camions constituent des objectifs trop faciles à repérer et détruire.

### **4.3 Le camp *Daniel***

On est au matin du 15 août. On arrive au camp *Daniel*, un petit maquis tout en effervescence, comme une fourmilière qu'on vient de bousculer. L'arrivée de tous ces hommes qui ont circulé une grande partie de la nuit, et la perspective de combats difficiles perturbent la vie du camp. Cependant, l'accueil est chaleureux, et chacun se voit offrir un petit déjeuner copieux et bien réconfortant après une nuit blanche. Par bribes, les nouveaux arrivants apprennent la situation et les instructions suivent petit à petit. Il faut tenir deux jours pour éviter qu'un parachutage ne tombe aux mains des Allemands. Mais les hommes ignorent encore à ce moment l'enjeu réel de la bataille et les rudes assauts contre le maquis Mariaux.

### **4.4 Les chefs**

La compagnie de secours, venue du Haut-Morvan est aussitôt placée sous les ordres du capitaine Égeley, chef d'état-major du colonel chef départemental FFI. Il donne ses ordres d'un PC (poste de commandement) opérationnel avancé. Mais sur le terrain, le déroulement des opérations et la coordination des différentes unités qui ne se connaissent pas et n'ont jamais combattu ensemble, est confié au lieutenant *André* (André Guyot, jeune officier sorti de la dernière promotion de Saint-Cyr). Résistant de la première heure dans les Corps Francs Vengeance, il a été à Paris d'abord, puis à Orléans comme un des responsables avant d'être envoyé dans le Morvan pour y mener un combat armé.

Sa tactique : placer les compagnies de maquisards sur une ligne de 2 kilomètres derrière les unités allemandes, et au moment choisi, exercer les pressions nécessaires pour désorganiser les défenses ennemies et permettre la sortie des assiégés.

## **5 Le combat**

### **5.1 En ligne**

Les hommes reçoivent un déjeuner improvisé et sommaire, puis montent à leur position respective, au hameau des Grands Faux, et de part et d'autre de ce point d'appui, le long d'un petit chemin vicinal, la section du maquis *Serge* occupe le carrefour situé à 3 kilomètres à l'est de Crux-la-Ville sur la route menant de Crux aux étangs de Vaux ; la section de la compagnie *André*, placée sous le commandement de l'adjudant Pierre Demongeot, tient le carrefour forestier situé à environ 2 kilomètres plus à l'est sur la même route ; la section du maquis *Camille* garde le carrefour des Grands Faux.

Tout le monde a atteint ses positions, lorsque vers 11 heures, le capitaine Lebeau donne de nouvelles instructions. Le lieutenant *André* fait alors occuper le carrefour Bazolles Maisons-des-Bois Corbigny Saint-Saulge par la section *Camille*. La progression est très difficile car elle est obligée de se camoufler aux vues des guetteurs ennemis installés dans le clocher de Crux-la-Ville, qui domine tout le champ de bataille.

Arrivés à proximité du carrefour, les éclaireurs de tête voient trois soldats allemands se précipiter dans une ferme où ils se retranchent. La ferme est encerclée et le reste de la section

se porte au carrefour. Avant que les FM aient pu se mettre en batterie, se présentent une camionnette et une voiture de tourisme ennemies.

La camionnette arrive à passer, mais la voiture de tourisme est stoppée par le feu d'un FM. Les occupants arrivent à s'échapper, mais les cris et les traces de sang laissées dans la voiture indiquent que les occupants ont été blessés.

Une fois le carrefour bien tenu, la ferme où sont retranchés les Allemands est encerclée, mais étant donné la présence d'habitants civils, il est impossible de tirer à feu nourri sur les fenêtres. D'ailleurs les Allemands ne manifestent leur présence qu'en réagissant par des tirs de mitraillette si on approche trop près.

La section de la compagnie *André*, empruntant le chemin de la première section, progresse vers la route nationale. Il est 12h30. Un feu nourri se déclenche à ce moment au carrefour. Le lieutenant donne aussitôt l'ordre à la section de Montsauche d'appuyer la section *Camille* sur sa droite, et sur sa gauche, afin de lui éviter d'être encerclé. Le groupe du sergent Fromonot est donc détaché à gauche, et deux groupes sur la droite de la route conduisant au carrefour. Le lieutenant se porte au carrefour où le chef de section lui rend compte d'une attaque menée par les Allemands. L'action qui suit est une action décousue et confuse, conforme à la nature du pays : des haies, aucun champ de tir pour les FM. Les haies permettent l'infiltration de l'ennemi qui bénéficie de l'observatoire de Crux-la-Ville, et épie nos moindres mouvements, alors que les Français ne disposent d'aucune visibilité d'ensemble ; combat singulier à la grenade et à la mitraillette entre petits éléments.

Afin de rester maître du carrefour, le lieutenant *André* demande l'appui de l'automitrailleuse dont nous disposons (c'est une automitrailleuse Panhard, qui avait pu être sauvée en 1940 et qui avait échappé miraculeusement aux investigations des autorités d'occupation. La mitrailleuse de tourelle, disparue, est remplacée par un FM). Sa présence sur le terrain interloque et impressionne terriblement les Allemands. Son intervention permet de consolider la position du carrefour, et de nettoyer la ferme. Malheureusement cette action est trop rapide et sitôt le départ de l'automitrailleuse, les deux sections sont assaillies de nouveau par des forces supérieures en nombre et en armement.

Pendant toutes ces manœuvres, tous ces accrochages et tous ces combats, la section engins de la compagnie *André*, placée sous les ordres du sergent Michel Henri, reste en première ligne d'abord pour boucher les vides entre les différents points d'appui et ensuite apporter la puissance de feu du groupe mortier (caporal Bertrand de la Roque), la protection du groupe PIAT antichar (caporal Hubert Cloix), et les moyens du groupe mines (caporal Jean Gateau).



Le lance roquette portatif antichar PIAT  
(projector infantry anti-tank)

C'est alors que le lieutenant *André*, accompagné du lieutenant Jacques et du groupe Hamacek, part pour tâter le dispositif ennemi. Le contact est établi à la ferme des Mauroues. Georges



Hamacek revient avec deux prisonniers parachutistes, dont un *feldwebel* (sergent chef de section).

Après l'accrochage, tous les membres du groupe visitent les bâtiments abandonnés par les habitants désireux d'échapper aux représailles des soldats ennemis. Ils rapportent du ravitaillement fort apprécié, car loin de tout et des cuisines, il faut bien se débrouiller.

## **5.2 Combats de nuits**

La nuit du 15 au 16 août commence dans le calme. La plupart dorment à l'abri quand soudain, vers deux heures du matin, des unités ennemies amorcent une manœuvre pour prendre les assiégés à revers. C'est au cours de leur mouvement qu'elles tombent sur nos veilleurs.

Le ciel alors s'illumine de balles traçantes. Aussitôt, chaque groupe rejoint son poste de combat. Les Allemands, surpris se retirent, laissant le champ libre à nos patrouilles. Mais chacun doit se tenir prêt pour de nouvelles attaques et rester en position, ordre est donné de ne plus tirer pour éviter les repérages par l'ennemi.

## **5.3 Enfin sauvés**

L'arrivée en ligne inattendue de la compagnie *André* a déconcerté les hommes de la *wehrmacht*, surpris de cette attaque à revers. Heureux de sentir la présence de troupes amies, les hommes du maquis Mariaux oublient leurs fatigues et redoublent de combativité. Les Allemands évacuent la Maison du Bois.



Le combat de Crux. De gauche à droite :  
Xavier de Planhol, Hubert Cloix, Jean Saillet

À l'est, les assiégés réussissent leur percée et rejoignent les éléments avancés de la compagnie *André*. À l'ouest, l'étau allemand est franchi à la Caretarderie. Les assiégés se regroupent et, après quelques repos, peuvent reprendre la route vers les maquis d'accueil du Haut-Morvan. Les unités de secours empêchent les Allemands de les poursuivre et de les exterminer.

À 9 heures du matin, alors qu'il fait grand jour, les hommes de la compagnie *André* qui ont repoussé l'attaque de la nuit, reçoivent l'ordre de repos aux Grands Faux. Après deux nuits presque blanches, le sommeil ne se fait pas attendre. Ce repos est de courte durée.



## 5.4 Branle bas le combat

Vers 11 heures, tout le monde est réveillé par des tirs de mitrailleuses, des rafales de FM accompagnés du bruit des mortiers et des *minenwerfen*. Les projectiles font sauter les tuiles et les ardoises des couvertures.

Un groupe du maquis *Julien* est durement accroché par surprise dans une ferme. Une patrouille du PC venue les aider est à son tour encerclée avec un blessé : le tireur du FM. Le lieutenant *André* envoie toute sa section pour dégager les troupes en difficulté, rétablir la situation et tenir solidement le carrefour des Grands Faux.

Ce carrefour doit être tenu solidement coûte que coûte, car il est le pivot de l'itinéraire de repli vers le maquis *Daniel*. Le pivot d'un dispositif beaucoup trop étendu pour les effectifs français malgré l'arrivée de deux sections du maquis du Loup. Elles vont aussitôt renforcer les défenseurs des Grands Faux.

Dès la reprise des combats, le lieutenant *André* confie à Hubert la mission de repérer les cheminements par où l'ennemi envoie ses renforts. Il part à travers prés et pâtures, traversant des haies, grimpant à un grand peuplier pendant près de deux heures. Si de là-haut, il ne voit rien, car les haies forment des caches remarquables pour la progression de l'ennemi, il essuie des tirs. Par la direction des points de départ, il comprend que l'ennemi l'a dépassé et que son retour vers les Français est compromis. Il profite des haies pour rejoindre les Grands Faux. Mais là, plus de Français. Le hameau est tenu par les Allemands. Que s'est-il donc passé, pourquoi les Français se sont-ils repliés ? À cela, une raison bien simple : la mission de sauvetage du maquis Mariaux est terminée. Toute résistance coûterait trop cher vu l'écart considérable entre les effectifs en présence et la puissance de feu de part et d'autre.

Hubert, porté disparu, peut par miracle traverser le hameau des Grands Faux.

Le premier Français qu'il rencontre est Georges Hamacek, venu à sa recherche malgré les tirs de mortiers et d'armes automatiques qui balayent la zone à traverser. Le retour vers la ligne française est émaillé de traversées acrobatiques à travers haies et épineux de toutes sortes. Les retrouvailles avec la compagnie ont lieu au hameau de Vorroux.



Des membres de la Compagnie *André*. De gauche à droite : Michel Henri, Jean-Louis Fromonot, Hubert Cloix (en arrière), René Lelevé, Bertrand de Laroque, Jean Gateau.

## **5.5 Décrochage**

Une section du maquis *le Loup* composée principalement d'hommes qui n'ont jamais combattu, vient couvrir l'aile droite du front. Cela facilite les opérations de repli qui se poursuivent par échelons dans l'ordre. D'abord à Vorroux où chacun peut se restaurer un peu, puis décrochage à pieds, durant une grande partie de la nuit. Des tirs sporadiques indiquent la volonté des Allemands de chercher un succès. C'est en vain.

À Égreuil, chacun peut dormir de 4 heures à 7 heures, heure à laquelle les camions rembarquent tout le monde pour le camp de Coeuson (Montsauche). Le retour se fait sans encombre pour les unités de secours. Par contre, le convoi des assiégés doit se battre à nouveau vers Montreuillon pour se frayer la route vers les maquis sauveurs.

Le récit de ces journées peut paraître un peu touffu, un peu décousu, car il faut le reconnaître, la bataille de Crux-la-Ville a présenté des aspects bien différents selon les personnes qui y ont participé : les assiégés du maquis Mariaux ou les unités de secours. Il faut reconnaître aussi que comme dans toute vraie bataille, les combattants n'arrivent pas à saisir la situation réelle. Même Hubert, envoyé en observation et perché en haut d'un peuplier avec des jumelles, derrière les lignes allemandes, n'a pas aperçu un seul ennemi.

## **6 À l'heure des leçons**

### **6.1 Bilan**

Essayons donc de comprendre pourquoi l'attaque des Allemands qui aurait dû tourner à la tragédie pour les Français avec plus de 1.000 morts, s'est terminée à la grande confusion des attaquants.

Le 11 août, les Allemands encerclent le maquis Mariaux. Le 13 août, l'état-major départemental prend connaissance du document qui annonce le début de la bataille et l'importance des effectifs allemands. Bien que lent à réagir, il met en alerte tous les maquis.

Le 14 août, de tout le département, des unités de renfort viennent au secours de leurs camarades assiégés. Ces derniers, épuisés par trois jours de combats incessants, arrivent au bout de leurs munitions. Ils décident la tentative de repli, mais encerclés, la manœuvre ne peut réussir que grâce à la présence des troupes fraîches, qui arrêtent les assauts allemands et barrent la route aux poursuivants. Il serait injuste aussi de passer sous silence les opérations de diversion des unités FTP du commandant Roland qui détruisirent huit camions de munitions et immobilisèrent des ennemis vers Prémery, Les Ombreaux, Moussy.

Les Allemands ont éprouvé de lourdes pertes au cours des assauts successifs et ont constaté l'insuccès de leur stratégie. Ils sont contraints d'abandonner le champ de bataille.

Cet abandon marque un tournant dans l'histoire des combats des forces de l'intérieur pour la libération du territoire national.

Jusqu'à ce jour, ayant l'initiative des opérations, les Allemands avaient engagé des moyens tels qu'ils avaient toujours eu le dessus face aux maquisards et aux résistants. Ils avaient conquis le plateau des Glières en Haute-Savoie, au cours du printemps de 1944, puis le plateau du Vercors, le camp retranché de Saint-Marcel en Bretagne en juin 1944. Dans le Morvan aussi, nous avons vu qu'en juillet et au début d'août plusieurs maquis comme celui de Chaumard, avaient été attaqués et dispersés.

À Crux-la-Ville pour la première fois, une opération d'envergure engagée par l'état-major allemand échoue. Pour la première fois, face aux maquisards, la *wehrmacht* doit se replier. Pour la première fois, des compagnies entières de FFI ont pu traverser une grande partie du département sans être inquiétées.

Après cette victoire, chaque unité a rejoint son maquis d'origine. Toutefois, de part et d'autre, le bilan est lourd. Les Français ont perdu plus de 150 hommes tués, blessés, disparus, fusillés,

mais les pertes allemandes furent beaucoup plus importantes : 350 tués, 86 blessés, quelques prisonniers.

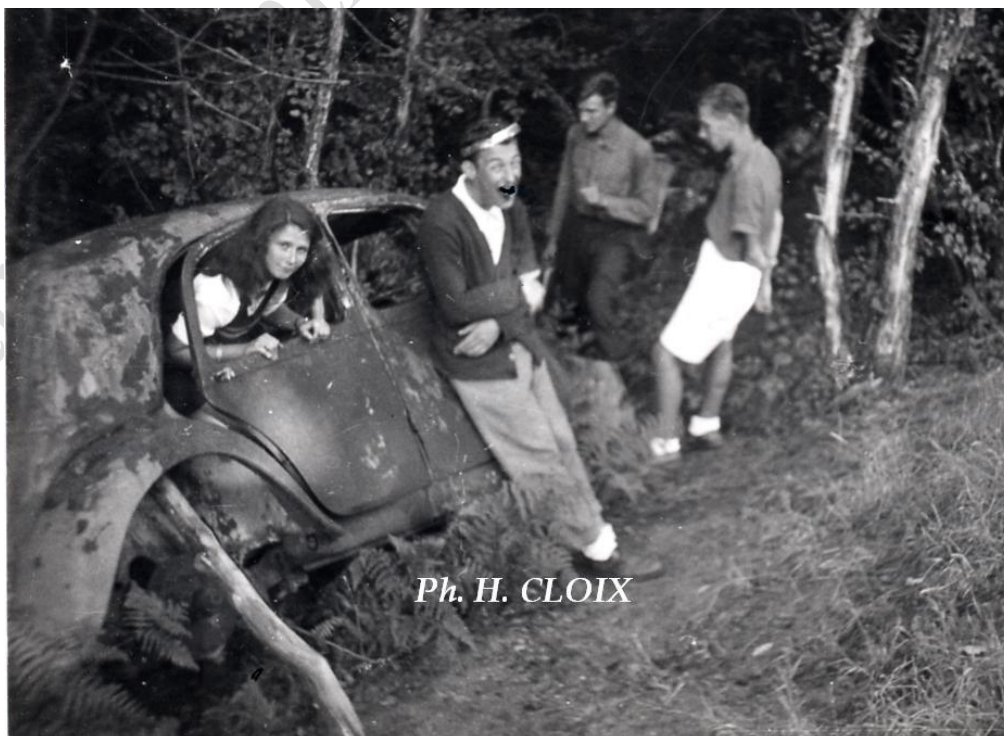
## 6.2 Victoire

Les Français venaient de démontrer aux Allemands que ceux qu'ils prenaient pour de vulgaires « terroristes » sans discipline, sans esprit militaire, attirés par l'attrait du pillage, étaient en réalité de vrais combattants bien encadrés. Ils venaient de démontrer leur efficacité, leur volonté de combattre. La victoire des maquisards de Crux-la-Ville a contraint l'état-major allemand à une révision de ses plans de retraite. Le Morvan qu'il pensait mater, devait au contraire lui donner bien du fil à retordre. Pour assurer la sécurité du repli des divisions cantonnées au sud-ouest de la France, c'est-à-dire, depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, il dût maintenir des garnisons importantes dans les principales villes et bourgades du Nivernais et du Morvan.

Des casernes, des écoles, des bâtiments publics furent réquisitionnés à : Nevers, Château-Chinon, Corbigny, Avallon, Autun, Saulieu, Luzy, Montceau-les-Mines, pour constituer autant de points fortifiés destinés à accueillir le reflux des troupes vers l'est. Toutes ces unités immobilisées firent cruellement défaut aux Allemands pour essayer d'arrêter l'avance des armées françaises et alliées, tant au sud, dans la vallée du Rhône, qu'au nord de la Seine.

Toutes les précautions des Allemands demeurèrent vaines devant la détermination des Français. Après Crux-la-Ville, les opérations ont repris contre les troupes d'occupation. Des embuscades sont dressées tout au long des axes de repli. Des opérations plus importantes sont montées comme au Pont du Montal, près de Dun-les-Places, la cité martyre.

Des sections de la compagnie *André* et des éléments venus d'autres maquis immobilisent l'ennemi pendant un certain temps. La traversée du Morvan devient la terreur des Allemands. Pour s'en persuader, il n'est que de consulter les documents saisis lors de la dernière embuscade de Saint-Péreuse le 4 septembre 1944. Plusieurs groupes de la compagnie *André* ont intercepté un convoi qui se dirigeait vers Château-Chinon. Deux voitures furent immobilisées par les fusils-mitrailleurs, une troisième détruite par le PIAT (*projector infantry anti-tank*).



Carcasse de la voiture détruite au lance-roquette. Cliché d'après-guerre.

Dans la voiture, Madeleine Cloix (sœur de l'auteur), agent de liaison qui a porté le message de secours à l'appel du maquis Mariaux.

Du côté allemand, il y eut des morts, il y eut des blessés, parmi eux, le chef de la *kommandantur* de Nantes. C'est dire l'importance des documents saisis : entre autres, les plans des défenses de Nantes et des alentours. Il y eut aussi, et cela concerne plus particulièrement notre sujet, une note de service distribuée à tous les chefs d'unité. Que contient cette note ? eh bien, toutes les consignes de sécurité pour échapper aux « terroristes ». Le mot est à toutes les pages. Le ton du document montre bien que la traversée des routes du Morvan était devenue la hantise des responsables allemands. Ces documents furent saisis et traduits sur place par l'auteur de ce récit. Ils ont été remis à l'état-major départemental FFI par le lieutenant *André*. Le Morvan fut complètement libéré le 12 septembre 1944 après que 30.000 soldats allemands furent faits prisonniers. Beaucoup d'autres cessèrent le combat et se firent désarmer sans même tenter la traversée de la seule issue qui leur restait pour rejoindre le gros des troupes allemandes. On peut alors se poser la question suivante :

### **6.3 Appel à l'Histoire**

Que restera-t-il dans l'Histoire de cette épopée du Morvan ? En dehors d'un gros titre à sensation paru dans un journal parisien en septembre 1944, rien, ou presque rien (« Le Morvan à feu et à sang »).

Presque rien, cela veut dire deux ou trois ouvrages à diffusion très restreinte publiés par des auteurs locaux. Aucune mention dans les cérémonies commémoratives nationales. Aucun chapitre dans les grands ouvrages sur la guerre et la Résistance. Aucune vitrine dans les grands musées nationaux consacrés à la Libération. Pourquoi ce silence qui ressemble fort à une injustice à l'égard de ceux qui ont repoussé victorieusement les Allemands ? Pourquoi ce silence sur les combats dans cette région dont l'importance stratégique n'a échappé à personne du côté des alliés libérateurs et du côté des états-majors de la *wehrmacht* ? On peut avancer un certain nombre d'explications.

Tout d'abord, les opérations dans le Morvan et la bataille de Crux-la-Ville en particulier se sont terminées sans massacre et on connaît l'intérêt du public relayé par les moyens d'information pour le « Sang à la une ». Ensuite, les unités engagées contre les Allemands, étaient constituées essentiellement de résistants et de gars du pays. On ne trouve pas engagées dans la bataille d'unités entières de parachutistes venues de Londres avec tout le prestige attaché à leur uniforme. Il faut préciser ici que les deux *squadrons* de SAS britanniques largués sur le Morvan n'ont pas participé à la bataille de Crux-la-Ville, ce qui ne retire rien à leur mérite. Ils ont rendu d'immenses services et sauvé à différentes reprises des maquisards en difficulté face aux Allemands, notamment à Montigny. Ils ont réussi de très nombreux sabotages, et détruit un matériel important.

Autre cause de silence, le Morvan n'a pas compté parmi ses combattants, un chantre à la plume épique, comme un Saint-Exupéry, un André Malraux ou un Roland Dorgelès.

Mais à toutes ces raisons qu'on pourrait classer dans la catégorie de forme, de prestige, de publicitaires, il y a une raison beaucoup plus profonde, une raison qui tient au comportement de la population du Morvan et du Nivernais pendant ces années sombres. Comportement sérieux et pondéré, comportement issu du bon sens paysan, comportement de sagesse. Comment s'est manifesté ce comportement dans les faits ?

Sans nier qu'il y ait eu dans la population des diversités d'opinion face aux événements, qu'il y ait eu des gaullistes, des communistes, des partisans du maréchal Pétain, et même des collaborateurs, il faut reconnaître qu'à part les quelques traîtres collaborateurs, même les



partisans du vieux Maréchal sont restés de bons Français, et ont laissé faire, sans pourtant les approuver, les actions de la Résistance.



Plaque du maquis *Bernard* et monument Châtaigneau, sur la D37, sud de Montsauche.  
Au centre, le petit-fils de l'auteur.



Même vue, en août 2019.

Il faut reconnaître que la très grande majorité des fonctionnaires à tous niveaux de la hiérarchie étaient acquis à la Résistance. On a vu les postiers de Corbigny et d'ailleurs mettre

sur écoute, au péril de leur vie, les lignes téléphoniques réservées aux Allemands, et intercepter les communications. On a vu les gendarmes poursuivre très mollement leurs enquêtes après toutes les opérations contre les perceptions, les dépôts de tabac ou les bureaux de poste. On a vu les gendarmes renseigner la Résistance sur les opérations commandées par les Allemands. On a vu des gendarmes instruire et encadrer les jeunes recrues des maquis. On a vu des prêtres, tel l'abbé Prugnot, curé de Corbigny, apparemment admirateur du maréchal Pétain, mais en réalité authentique résistant, décoré de la Légion d'honneur après la libération par François Mitterrand, alors tout jeune ministre.



Stèle mémoriale en l'honneur de  
Jacques Châtaigneau (de Vengeance), premier tué du maquis *Bernard*

Cet élan de la population pour chasser l'ennemi du territoire national, cet amalgame de toutes les classes de la population, en petit, dans la résistance d'abord, puis en grand dans les maquis, ont eu des conséquences très importantes.

À la libération, contrairement à ce qui s'est produit dans d'autres régions, dans d'autres départements, la passation des pouvoirs s'est effectuée sans heurts ; l'épuration n'a pas pris l'allure de massacres injustifiés.

Toutes ces raisons expliquent le silence sur une région et une population qui ont apporté une forte contribution à la libération du pays.

\*\*\*